ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

11 | 2009

**Langues & cultures de spécialité à l'épreuve des
médias**

Le choix du *Wall Street Journal* et du *Times* permet-il à Vladimir Poutine de diffuser une image positive dans le monde anglo-saxon ?

Christian Leblond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/140>

DOI : 10.4000/ilcea.140

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-179-3

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Christian Leblond, « Le choix du *Wall Street Journal* et du *Times* permet-il à Vladimir Poutine de diffuser une image positive dans le monde anglo-saxon ? », *ILCEA* [En ligne], 11 | 2009, mis en ligne le 30 avril 2009, consulté le 08 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.140>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mars 2021.

© ILCEA

Le choix du *Wall Street Journal* et du *Times* permet-il à Vladimir Poutine de diffuser une image positive dans le monde anglo-saxon ?

Christian Leblond

- 1 À la veille du sommet du G8 à Heiligendamm en juin 2007, le président russe Vladimir Poutine, soucieux de diffuser en occident une image forte mais positive de son action et de sa vision des relations internationales, invite à un entretien près de Moscou un échantillon soigneusement sélectionné des grands quotidiens des pays participant au sommet. À partir du même entretien approfondi avec leur hôte, les journalistes vont livrer à leurs lecteurs des reportages assez largement divergents : c'est cette diversité que cherche à présenter la série d'articles¹ dont ce texte constitue le versant anglo-américain.
- 2 Tous les journaux choisis par Vladimir Poutine sont des valeurs sûres de la presse européenne et américaine, avec sans doute l'arrière-pensée que le classicisme et le sérieux des publications par lesquelles transite le message donnera plus de crédibilité et de respectabilité au président russe. Mais une fois ce choix initial effectué, le message échappe au contrôle de l'équipe de Vladimir Poutine, car la liberté de la presse reprend ses droits, mais aussi parce que sous l'influence de facteurs nationaux notamment culturels, mais pas exclusivement, les journalistes occidentaux vont infléchir le message. Nous essaierons de recenser les principaux facteurs nationaux à la source de la distorsion du message pour tenter d'évaluer si, en fin de compte, le choix de ces journaux permet à Vladimir Poutine de gagner son pari médiatique, et de projeter à l'extérieur l'image positive qu'il a su si bien construire à l'intérieur de la Russie.
- 3 Parmi l'équipe des journalistes issus des pays du G8 conviés pour cet entretien par Vladimir Poutine à la veille du sommet, nous trouvons trois envoyés des médias

anglophones : *Le Wall Street Journal* de New York, *Le Times* de Londres et le *Globe and Mail*, du Canada.

- 4 Nous nous concentrerons sur les deux premiers car le contraste dans le rendu de l'événement nous semble plus significatif². Le contexte des relations anglo-américaines lors de la préparation de Heiligendam n'est pas neutre. En effet, le partenariat stratégique entre la Grande-Bretagne et les États-Unis entre à ce moment-là dans une phase moins claire, car Tony Blair s'apprête à quitter ses fonctions, et son ami George Bush a annoncé que le sommet du G8 serait l'occasion de faire ses adieux au Premier Ministre britannique. La convergence de points de vue entre les deux leaders anglo-américains est donc à son zénith pour l'occasion, ce qui n'est que partiellement reflété, nous le verrons, par les articles du *Wall Street Journal* et du *Times*. Une étude du *Globe and Mail* mettrait en évidence le fait que le Canada est en retrait par rapport au tandem diplomatique formé par G.W. Bush et T. Blair, mais n'apporterait aucun éclairage fondamental sur les divergences de représentation entre les deux alliés.
- 5 Donc, *a priori*, le front uni anglo-américain est hostile à la Russie du président Poutine de façon assez homogène. Le contentieux entre les héritiers naturels des blocs de la Guerre Froide, qui appartient à un passé relativement récent, se focalise toutefois sur différents points. Les Britanniques ont maille à partir avec le régime russe sur le dossier des hydrocarbures à travers le bras de fer que se livrent Gazprom et d'autre part, Shell et British Petroleum³. L'autre point majeur de friction remonte à la rocambolesque affaire Litvinenko, l'assassinat à Londres d'un opposant au régime de Poutine, sans doute par le FSB, héritier du KGB soviétique. Du côté américain, les dossiers qui fâchent sont en rapport avec l'*Ostpolitik* de George Bush, qui a annoncé son intention d'installer des dispositifs militaires sur les marches de l'ex-empire soviétique, en Pologne et en République Tchèque⁴. Le président américain revient alors d'une visite à Prague, où il a assisté à un sommet organisé par Vaclav Havel et Nathan Charansky, deux figures historiques de la dissidence de l'autre côté du rideau de fer.
- 6 La rencontre entre le président et les représentants de la presse occidentale a lieu à la résidence de Novo-Ogarevo, près de Moscou, qu'affectionne tout particulièrement Vladimir Poutine, et va donner lieu à une longue séance de questions-réponses, dont les quotidiens se feront l'écho. Le président russe veut faire passer un message par l'intermédiaire de ces grands quotidiens, qui vont inévitablement introduire des déformations qu'il ne contrôle pas. Le choix des médias revêt une importance particulière dans la mesure où le régime russe a bien conscience de l'image très négative qui est la sienne dans le monde anglo-saxon. C'est sans doute pour cette raison que l'entourage de Vladimir Poutine opère un choix finalement assez conservateur ; aussi bien le *Wall Street Journal* que le *Times* sont des valeurs sûres au comportement *a priori* assez prévisible. C'est ce pari que nous allons examiner de près.
- 7 Le *Wall Street Journal* est l'un des grands quotidiens des affaires, et occupe une place à part dans le paysage médiatique des États-Unis. C'est en 1882, que Charles Dow et Edward Jones fondent un groupe de taille modeste, Dow Jones et C^{ie}, dont le siège social est sur Wall Street, à deux pas du *New York Stock Exchange*. C'est cette rue célèbre qui donnera son nom au journal fondé par le groupe en 1889. Le *Wall Street Journal* présente alors la particularité de publier dans ses pages un indice des valeurs industrielles, relativement rudimentaire dans sa conception, mais qui a le mérite d'être le premier et donc le plus ancien indice boursier du monde. Le journal choisi par Vladimir Poutine est ainsi indissolublement lié à l'histoire au décollage du capitalisme américain à la fin

du XIX^e siècle, période de compétition non régulée qui est souvent évoquée pour décrire le capitalisme russe actuel. Faut-il voir dans ce choix un pari sur le fameux *pragmatisme* des milieux d'affaires américains, peu enclin à laisser des considérations sur les droits de l'homme entraver la marche des affaires ? Le point commun escompté serait alors le réalisme, voir le cynisme, valeur partagée par Wall Street et le Kremlin.

- 8 Le *Wall Street Journal* est une publication austère, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il n'a pas une vocation récréative. Son cœur de cible est constitué d'hommes d'affaires cherchant des informations économiques et financières fiables. Très prestigieux, avec pas moins de 33 prix Pulitzer décernés au cours de son histoire, le *Wall Street Journal* touche un lectorat d'environ 2 millions de personnes chaque jour. Le site web du journal trace le portrait du lecteur moyen. Statistiquement, celui-ci vit dans un foyer dont le revenu est de 235 000 dollars annuels, et dont le patrimoine s'élève à 2,5 millions de dollars. Ce lectorat extrêmement aisé a longtemps assuré la prospérité du *Wall Street Journal*, mais la généralisation de la diffusion des informations financières sur la toile a conduit le groupe à modifier quelque peu son *business model*. Désormais, à côté d'une édition papier traditionnelle, le *Wall Street Journal* met en ligne une édition électronique qui lui amène la moitié de ses lecteurs. La véritable originalité de cette évolution vers un media électronique est que la consultation est payante, contrairement à la pratique de beaucoup de journaux qui se sont diversifiés par la diffusion internet gratuite de leurs contenus papier. Ce statut de media internet payant permet au groupe d'échapper aux problèmes de rentabilité de ses concurrents, mais crée un paradoxe. En effet, le *Wall Street Journal* est très peu référencé dans les moteurs de recherche qui privilégient les textes en libre accès, alors même qu'il conserve sa première place mondiale dans la presse d'affaires⁵. Ainsi, pour parler aux milieux d'affaires, en excluant pratiquement le reste du public américain, le *Wall Street Journal* constitue un excellent canal.
- 9 L'autre effet à moyen terme de ce passage au texte électronique est l'influence que le formatage internet finit par exercer sur tous les articles du groupe. Nous verrons que l'article du *Wall Street Journal* étudié est à cet égard tout à fait typique.
- 10 Le *Times* de Londres est également un quotidien de référence qui touche 700 000 lecteurs par jour. Mais cette véritable institution britannique, fondée en 1785, s'acheminait tout doucement vers la faillite lorsqu'il fut racheté par le groupe de Rupert Murdoch, News Corporation, en 1981. Le *Times* s'est rapproché de la presse populaire qui a fait la fortune de Murdoch – dans le format et la présentation des titres. Dans une certaine mesure, cette publication autrefois destinée aux élites a également adopté un style plus accrocheur, un ton plus adapté à un lectorat élargi. L'étude de l'article sur Vladimir Poutine permet, en confrontant le texte britannique et le texte américain, de prendre la mesure des effets que cette descente en gamme a entraîné dans la qualité rédactionnelle.
- 11 Les deux journaux ont opéré des choix assez dissemblables pour désigner les journalistes ou les équipes chargées de recueillir les propos de Vladimir Poutine et de les mettre en forme. Le *Wall Street Journal* a dépêché sur place Gregory White, qui est un bon connaisseur de la Russie et signe très fréquemment des sujets économiques dans de nombreux domaines. White est donc un généraliste apprécié, mais il n'est pas un journaliste haut placé dans la hiérarchie du journal, et au moment de la rédaction, on lui a adjoint deux contributeurs : Allan Cullison à Moscou et Marc Champion à Bruxelles. Le texte de l'article a donc visiblement été écrit puis réécrit (selon la

technique du *writing / rewriting*) dans deux villes différentes. Stylistiquement, le lecteur se trouve en présence d'un texte dont les aspérités ont été gommées, certes très informatif mais également un peu impersonnel. Il est tentant d'établir un lien entre ce style, ou plutôt cette relative absence de style, et la dilution de l'auteur entraînée par les étapes multiples de la rédaction. Ces étapes auront, nous le verrons, d'autres effets sur la structure même de l'article.

- 12 Là où le *Wall Street Journal* envoie une équipe, le *Times* envoie une journaliste chevronnée qui signe l'article seule. Bronwen Maddox est une femme relativement jeune de formation classique, qui a une licence de politique, philosophie et économie de St John's college, Oxford. Elle a commencé sa carrière comme analyste financière chez Kleinwort Benson Securities⁶ puis se tourne vers le journalisme, écrivant d'abord pour le *Financial Times*, avant de prendre de 1996 à 1999 la rédaction en chef du bureau de Washington pour le *Times*. Cette journaliste qui a la double nationalité anglaise et américaine, et dont le CV aurait pu intéresser le *Wall Street Journal*, se retrouve finalement à Londres à la tête des rubriques de politique étrangère (*Foreign Editor*) du *Times*. Bronwen Maddox, qui occupe une position élevée dans la hiérarchie du journal dispose donc de l'autorité nécessaire (*auctoritas*) pour être considérée comme l'auteur de l'article à part entière, ayant carte blanche pour imprimer un style bien personnel à son texte.
- 13 À la réunion de Novo-Ogarevo, le point commun le plus frappant entre les deux journalistes est l'hostilité ouverte à Vladimir Poutine qui transparaît dans la façon brutale de poser les questions. Détail révélateur, les Anglo-Saxons⁷ se singularisent en n'utilisant pas de formule de courtoisie, et ne donnent pas son titre à Vladimir Poutine. Si l'on se reporte au texte russe, ou au texte intégral de l'entretien en anglais mis en ligne par *Information Clearing House*⁸, les journalistes du *Spiegel*, du *Corriere della Sera* et du *Figaro* commencent nombre de leurs questions par les mots *ГОСПОДИН ПРЕЗИДЕНТ* (M. President) qui, ironie du sort, est la formule consacrée pour s'adresser au président des États-Unis, et donc extrêmement naturelle pour les anglophones. Remarquons également que l'étiquette russe n'exige pas formellement cette marque de respect, le mot *ГОСПОДИН* ayant connu une longue éclipse. Nous en voulons pour preuve que les reporters russes, qu'on ne peut pas taxer d'impertinence, utilisent la formule traditionnelle du prénom et du patronyme⁹ (*Владимир Владимирович / Vladimir Vladimirovitch*). La souplesse de l'étiquette en usage ce soir-là à Novo-Ogarevo met en lumière le comportement presque discourtois des anglophones, qui est tout à fait contraire aux codes habituellement en vigueur dans la culture anglo-saxonne.
- 14 L'autre point commun entre l'article anglais et l'article américain peut sembler presque paradoxal à première vue, car il porte sur le fait que la réécriture des propos est complètement assumée par les journalistes, qui ne cherchent pas à masquer les traces de leurs interventions dans le texte. La comparaison avec *LeFigaro* est révélatrice car le texte français se présente comme une transcription de l'entretien avec Vladimir Poutine, alors qu'il y a un important travail de mise en forme par les journalistes, une modification de l'ordre des points abordés et un effort de synthèse sur les réponses du président russe. Apparemment, la présentation ambiguë de ce travail de réécriture ne pose pas de problème déontologique au journaliste français, et le lecteur n'éprouve pas le besoin de disposer du texte lui-même. Dans la tradition protestante anglo-saxonne, fortement teintée de Puritanisme, le commentaire doit être nettement distinct du texte

original, afin de permettre, le cas échéant, une approche littérale par un retour aux sources. Le Verbe doit être livré sans se confondre avec l'Exégèse, faute de quoi les accusations de tromperie, de malhonnêteté intellectuelle seront brandies rapidement. C'est pour désamorcer ce genre de piège que la réécriture est assumée ouvertement dans le texte du *Times* et celui du *Wall Street Journal*, alors que les marqueurs tendent à être effacés dans le *Figaro*. Notons enfin sur ce point que les lecteurs anglophones qui veulent avoir accès au texte intégral ont cette possibilité en se reportant aux sites tels que *Information Clearing House* tandis que rien de tel n'existe en langue française.

- 15 La réécriture va inévitablement produire des déformations, dont certaines sont facilement prévisibles. Nous en distinguerons deux types opposés que nous tenterons de quantifier : la compression et l'ajout.
- 16 La compression obéit à une logique presque universelle. Tous les lecteurs de quotidien disposent d'un temps limité, et donnent implicitement mandat au journaliste pour présenter un résumé qui les dispense de la lecture fastidieuse du texte intégral. En revanche, le choix des points abordés dans l'article est en rapport avec la culture ou l'actualité nationale, car ne sont conservés et développés que les sujets touchant de près aux intérêts nationaux du lecteur. Le tri aboutit à limiter le nombre des points abordés par Vladimir Poutine, et la synthèse permet au lecteur d'avoir accès à l'essentiel, donc de s'informer plus rapidement. Le texte joue ainsi son rôle d'accélérateur de la communication.
- 17 Pour les deux articles étudiés, la compression des données peut être quantifiée en comparant le ratio entre le nombre de mots du texte de *Information Clearing House* et le nombre des mots de l'article. Le premier chiffre est de 19 214 mots, alors que pour le *Wall Street Journal* l'article tombe à 1 716 mots, et pour le *Times* à 1 900 mots. Si l'on exprime ces valeurs en pourcentage, le *Wall Street Journal* restitue 9 % du volume intégral¹⁰, et le *Times* à peine plus avec 9,9 %. En termes de compression, par conséquent, les articles ne diffèrent guère.
- 18 Naturellement, le choix des thèmes développés ou escamotés dans le compte rendu de l'entretien avec Vladimir Poutine introduit une différence entre le *Times* qui se concentre en fait sur la personnalité du maître du Kremlin, et le *Wall Street Journal* qui traite en priorité le thème stratégique des missiles. Toutefois, la différence majeure s'observe dans l'utilisation de l'espace dégagé par la compression des données. Là, le style et la structuration des deux articles diffèrent de manière frappante. Bronwen Maddox élague son compte rendu des propos de Vladimir Poutine (phase de compression) pour mieux ajouter des détails du récit de l'entretien, alors que l'équipe du *Wall Street Journal* libère de l'espace pour structurer l'article de manière non linéaire et délibérément redondante¹¹. La structure circulaire de l'article correspond à une rédaction des mêmes éléments présentés en boucles¹² de longueur croissante.
- 19 **Boucle n° 1**
Le titre lui-même est assez long, et résume l'essentiel en 19 mots :
*Putin Threatens West Over Plan to Deter Missiles – As G-8 Prepares to Meet, Russian Leader Talks Of Retargeting Europe*¹³.
- 20 **Boucle n° 2**
Le premier paragraphe de l'article, assez curieusement, fait pratiquement double emploi avec le titre, car il résume lui aussi en 30 mots l'essentiel du message :

Novo-Ogarevo, Russia — President Vladimir Putin's threat to retarget Russia's missiles toward Europe ratchets up already simmering East-West tensions just as the U.S. and Europe were seeking to cool them.

21 **Boucle n° 3**

Cette fois-ci, c'est le deuxième paragraphe qui s'acquitte de la même fonction, très précisément, en résumant l'interview en 91 mots :

M. Putin said in an interview ahead of a summit this week of the world's major powers that Russia would take the action if Washington went ahead with plans to install an antimissile shield in some former Soviet bloc countries. Coming just days before M. Putin meets with President Bush and other leaders from the Group of Eight industrialized nations in Germany, the comments underscore the dilemma Western leaders face in dealing with a Russia that is increasingly intolerant of dissent at home and blunt in its economic and foreign relations.

22 **Boucle n° 4**

Les paragraphes 3 à 8 permettent à l'article de dépasser la lecture en boucle subie trois fois par le lecteur, car ils développent en 293 mots de quatre rubriques :

- l'affaire Livinenko ;
- la question des missiles ;
- la politique énergétique ;
- les tensions est-ouest.

23 Néanmoins, la lecture en boucle reprend pour la dernière partie du texte.

24 **Boucle n° 5**

Les paragraphes 9 à 13, en 281 mots, n'abordent pas de rubrique nouvelle, ni ne formulent de conclusion synthétique, comme le voudrait une logique linéaire, mais reprennent en écho amplifié les deux dernières rubriques de la boucle n° 4 :

- la politique énergétique ;
- les tensions est-ouest.

25 En résumé, la structure de l'article du *Wall Street Journal* n'est absolument pas conforme aux canons de l'écriture traditionnelle d'un texte dans la mesure où le cheminement du lecteur ne semble pas linéaire. L'article du *Wall Street Journal* n'est visiblement pas conçu pour être lu de A à Z, mais comme un menu proposant les mêmes données sous cinq formes consécutives de compression des données. À la fin d'une boucle, le lecteur a, semble-t-il, le choix de passer à un autre article, ou de lire la version moins succincte des nouvelles dont il vient de prendre connaissance, comme c'est la règle sur la toile. Notre hypothèse explicative est que le *Wall Street Journal*, qui a fait le choix commercial d'évoluer vers les médias électroniques est déjà bien avancé dans sa transformation puisque le texte imprimé lui-même est structuré comme un texte internet avec des liens hypertextes.

26 Ces 5 boucles consécutives dans le texte – sinon dans la lecture – qui ont donc pour fonction de résumer les points importants de l'interview occupent 44 % du texte (soit 705 mots), ce qui permet aux journalistes de consacrer un peu plus de la moitié de l'espace à deux grandes rubriques qui closent l'article :

- les paragraphes 13 à 22, qui, traitent en 551 mots – soit 34 % du texte, du contexte de politique étrangère américaine dans lequel le lecteur doit replacer l'interview ;
- les paragraphes 23 à 29 qui abordent les points les plus anecdotiques des déclarations de Vladimir Poutine et les relations russo-britanniques. Cette section finale de l'article compte 349 mots, soit 22 %, marque quantitativement une décrue en volume, qui indique que le

lecteur américain entre avec cette queue d'article, dans le domaine des informations subsidiaires.

Tableau 1 : structure de l'article du *Wall Street Journal*

Paragraphes	Volume	Stratégie	Description
1-13 (+ titre)	44 % (705 mots)	Compression de données	5 résumés successifs de l'entretien de plus en plus détaillés (le lecteur choisit son niveau de détail)
13-22	34 % (551 mots)	Ajout de données	Données contextuelles importantes sur la politique extérieure des États-Unis
23-29	22 % (349 mots)	Ajout de données	Données subsidiaires (lecture facultative)

- 27 Dans la première partie surtout, la lecture peut sembler un peu fastidieuse à un lecteur systématique à cause des répétitions qu'il rencontre. Par exemple, les points d'entrée des boucles créent l'impression d'un récit qui peine à prendre son essor. L'ouverture du paragraphe 3 (« *Meeting last Friday [...] M. Putin rejected ...* », est assez proche de celle du paragraphe 9 (« *Over more than 2 ½ hours Friday [...] M. Putin repeatedly responded ...* ») pour créer une sensation assez désagréable de piétinement du récit si l'on s'en tient à une lecture traditionnelle du texte. D'autres précisions sont également répétées, comme par exemple la portée réelle des menaces proférées par Vladimir Poutine. Au paragraphe 5, le journaliste explique :

[...] a retargeting would have little practical impact on Europe's security

- 28 mais il réitère ce commentaire au paragraphe 15, sous forme à peine plus détaillée :

It was a largely symbolic move [...], as missiles can be assigned a target within minutes.

- 29 Autrement dit, l'article du *Wall Street Journal* peut être considéré comme un miroir déformant de l'interview de Vladimir Poutine parce que les propos du leader russe sont résumés fortement pour faire place, dans les paragraphes 13 à 22 à des questions de politique extérieure américaine. Il n'est pas besoin d'expliquer longuement pourquoi approximativement le tiers de l'article américain ne parle plus de la Russie mais directement des États-Unis. En ce sens, si la double démarche compression/ajout d'information entraîne des distorsions, au moins celles-ci s'expliquent-elles par des considérations culturelles classiques comme l'ethnocentrisme, et en l'occurrence l'américano-centrisme. Mais si le prisme tendu au lecteur américain déforme si fortement la réalité de ce long entretien avec Vladimir Poutine, c'est à notre avis essentiellement à cause de la structure imposée par les nouvelles habitudes de lecture initiées par la toile. Le texte imprimé se fait désormais l'écho du texte internet, et non le contraire. Il présente de façon intégrale et linéaire ce qui est au fond le contenu d'un menu de ressources documentaires. La lecture n'est pas interactive au sens plein, car il n'y a pas de liens hypertextes, mais elle n'est plus pour autant l'exercice traditionnel car tout est fait pour qu'à chaque boucle, le lecteur qui s'estime suffisamment informé ait la possibilité de passer directement à la suite, voire à l'article suivant.

- 30 En plus des effets d'idéologie aisément prévisibles, le nouveau *business model* du *Wall Street Journal* n'est donc pas étranger à la manière dont le portrait de Vladimir Poutine parvient au lecteur américain.
- 31 Du côté du *Times*, les facteurs de distorsion découlent au départ d'une même démarche consistant à comprimer les données pour pouvoir dans un deuxième temps, ajouter une matière dont les motivations sont analysables. Visiblement, Bronwen Maddox dégage de l'espace pour injecter un contenu personnel à la fois plus ludique, plus écrit et plus idéologique.
- 32 Le titre, ou plutôt le double titre de l'article donne rapidement le ton. Le lecteur trouve tout d'abord un texte d'accroche dont le titre monte en épingle une formule provocatrice effectivement prononcée par Vladimir Poutine mais qui ne saurait être considérée comme résumant ses propos¹⁴ :
- Vladimir Putin tells our correspondent that he is Gandhi's true heir and warns against hypocrisy on human rights.*
- 33 De façon quantifiable, notons que le compte rendu des propos de Vladimir Poutine occupe un peu plus de la moitié de l'article anglais (865 mots soit 56 % du texte) et les éléments choisis par la journaliste un peu moins (669 mots donc 44 % du total). La différence entre l'article du *Wall Street Journal* et celui du *Times* commence ici car les chiffres ne sont pas exactement comparables. De plus, la partie consacrée au propos de Vladimir Poutine est de facture traditionnelle et n'offre pas plusieurs niveaux de lecture. Mais ces légères différences nous semblent peu significative si l'on considère de quelle manière Bronwen Maddox a travaillé stylistiquement son article en y incorporant le récit de l'entretien à Novo-Ogarevo. Considérons tout d'abord la présentation des lieux :

Tableau 2 : présentation comparative des lieux

<i>Wall Street Journal</i>	<i>The Times</i>
Novo-Ogarevo, Russia - ... (paragraphe 1) His official country residence west of Moscow (paragraphe 9)	... along a highway lined with Ralph Lauren and Prada boutiques (paragraphe 1) The two-storey lemon and white villa is in a claustrophobic setting, behind steel gates embossed with Russian eagles, in a tiny clearing among 900ft birch and fir trees.(Paragraphe 2)

- 34 La comparaison avec le journal américain, d'une sobriété sans égale, permet de prendre la mesure de l'audace – ou du caractère intempestif – des choix de la journaliste britannique, qui fait manifestement dériver l'article vers un modèle d'écriture fictionnelle. Les détails nourrissent un récit, et créent des effets de réel, donnant de la profondeur à Vladimir Poutine comme s'il s'agissait d'un personnage dont nous n'avons pas de représentation préalable. Le portrait physique brossé par la journaliste britannique est en complet décalage avec le ton de son homologue d'Outre-Atlantique.

Tableau 3 : portrait physique de Vladimir Poutine

<i>Wall Street Journal</i>	<i>The Times</i>
----------------------------	------------------

... the former KGB agent... (paragraphe 12)	... the thin hair on the back of his head. He is short - about 5ft 7in - but disproportionately broad-shouldered, more tanned than the pallor of the photographs and favours direct eye contact. (Paragraphe 7)
--	---

- 35 De même, Bronwen Maddox, loin de filtrer les propos anecdotiques comme le fait le journaliste américain, les retranscrit avec une exactitude scrupuleuse.

Tableau 4 : propos anecdotiques (*small talk*, plaisanteries)

Wall Street Journal	TheTimes
Frequently lacing his answers with sarcasm,... (paragraphe 12)	He recalled an old joke... connected to Washington (paragraphe 9)

- 36 Le lecteur britannique est ainsi gratifié d'une histoire originellement anti-soviétique, d'ailleurs fort spirituelle, sur Erich Honecker, dont Vladimir Poutine retourne le sens pour en faire une histoire anti-OTAN¹⁵.
- 37 L'article du *Times* livre des précisions aussi bien sur des points annexes comme le menu¹⁶ que sur d'autres éléments dont le but est clairement de transformer Vladimir Poutine en personnage inquiétant, sans trop de se soucier de l'exactitude des propos rapportés.

Tableau 5 : dénouement : plaisanteries sardoniques

Wall Street Journal	The Times
... an aide told him it was nearly midnight... (paragraphe 12)	As his aides told him delicately that it was approaching midnight, he joked to the table: 'Is it I who is torturing you?'(paragraphe 20)

- 38 Ainsi, la lecture du texte intégral de *Information Clearing House* montre que le verbe *torturer* est une invention pure et simple de la journaliste. Le même paragraphe 20 fournit également un exemple de dérive caractérisée vers l'œuvre de fiction à partir d'une question assez anodine posée par le journaliste japonais sur les exportations de crabe russe, ingrédient indispensable du sushi. Il faut toute l'ingéniosité de Bronwen Maddox pour passer du domaine de la gastronomie nipponne au récit d'espionnage, en prêtant à Vladimir Poutine les propos suivants : « I love sushi very much but I prefer tuna », phrase dans laquelle elle feint de voir un aveu de culpabilité¹⁷ dans l'affaire Litvinenko. Le lien est ténu, et repose sur le fait que la victime a partagé un repas dans un célèbre restaurant de sushi de Londres¹⁸ le jour où il a été empoisonné au polonium 210. Longtemps affublé du titre *Meurtre par sushi*, ce qui rend l'allusion transparente pour les lecteurs britanniques, cette ténébreuse affaire a depuis été à peu près élucidée¹⁹.

- 39 Les deux articles opèrent chacun comme deux prismes déformants, mais avec des modalités très particulières, et presque opposées. Le *Wall Street Journal* formate la réalité de cette longue interview pour se plier au nouveau modèle qu'il a choisi au moment de sa conversion aux règles des médias électroniques. De son côté, le *Times* divise sa couverture de l'événement en deux sous-parties qui font jeu égal. Il donne un résumé assez synthétique des propos de Vladimir Poutine, ainsi que l'on est en droit de l'attendre dans un quotidien de référence, mais assortit cette lecture factuelle d'un récit divertissant qui prend – il faut bien l'admettre – des libertés avec la retranscription scrupuleuse des faits et des propos, et donne de Vladimir Poutine un portrait qui confine à la caricature. Ce second versant de l'article répond plus ou moins aux interrogations avec lesquelles nous avons ouvert notre étude. Le positionnement un peu moins élitiste du journal a visiblement entraîné une évolution du style éditorial, avec des concessions et des facilités qui l'apparentent parfois à la presse populaire britannique, dont il était traditionnellement bien distinct. L'article de Bronwen Maddox dérive vers la fin clairement en direction de la fiction, reprend la tradition de la *private joke* allusive, et le langage codé des romans d'espionnage. L'accumulation jusqu'à l'excès des détails finit par inverser la fonction de ceux-ci. Alors que, dans le *Wall Street Journal*, les quelques notations anecdotiques créent des effets de réel, dans le *Times* leur prolifération finit par créer un effet de fiction.
- 40 Pour illustrer la divergence stylistique entre les textes britanniques et américains, il est tentant de rechercher pour ces articles un parrainage littéraire. Du côté américain, nous avons l'embarras du choix, car l'écriture sobre et dépouillée du journalisme a fait école même chez les auteurs de fiction, comme Hemingway. Pour l'article britannique, il est fort tentant de citer en référence les premières œuvres de John Le Carré, à moins que, de façon moins charitable, on en vienne à invoquer les mânes de Ian Fleming.
- 41 En définitive, le pari de Vladimir Poutine, malgré les distorsions assez fortes subies par son message initial, n'est pas totalement perdu. En effet, le personnage qui se dessine au fil de l'article du *Wall Street Journal*, et ce malgré les impératifs du nouveau modèle d'écriture, est indiscutablement bien informé et compétent sur les dossiers économiques. Quant au personnage que nous livre la journaliste anglaise, visiblement soucieuse d'amuser le lecteur, il est campé de façon suffisamment caricaturale pour paraître moins redoutable. La descente en gamme du *Times* a donc pour résultat paradoxal de ne pas trop écorner l'image du président russe.

NOTES

1. Pour le cadrage théorique et la présentation générale de cette série d'articles consacrée aux comptes-rendus dans la presse européenne, se reporter au texte de cadrage de Valéry Kossov et Elisabeth Lavault.
2. White, Gregory L., « Putin Threatens West Over Plan To Deter Missiles–As G-8 Prepares to Meet, Russian Leader Talks Of Retargeting Europe », *Wall Street Journal*, 4 juin 2007, page A1.

Maddox, Bronwen, « I'm a pure and absolute democrat. It's a tragedy that I'm the only one'; Vladimir Putin tells our correspondent that he is Gandhi's true heir and warns against hypocrisy on human rights », *The Times*, 4 juin 2007. Disponible également sur le site du journal : [En ligne]

3. Le contexte anglo-russe récent, celui des années 2000, est efficacement retracé dans un article de fond du *Financial Times* consacré au sommet et présenté sur le site Shell : [En ligne]. L'Ukraine a fait sur ce terrain, en janvier 2007, les frais de son positionnement pro-occidental, lorsque Gazprom lui a appliqué sa nouvelle tarification, et a brièvement interrompu les livraisons dans des conditions assez floues.

4. Le « bouclier » est constitué d'installations radar en République Tchèque et de bases de missiles anti-missiles sur le territoire polonais. Sa fonction est en principe de surveiller les états voyous (*rogue states*) et tout particulièrement l'Iran en voie de nucléarisation, mais le dispositif couvre de fait le territoire Russe.

5. Par exemple, le *Christian Science Monitor*, dont le tirage papier est une fraction de celui du *Wall Street Journal* est infiniment plus présent sur la toile parce qu'il n'a pas une vocation marchande.

6. Firme qui fait désormais *Dresdner Kleinwort Wasserstein*.

7. C'est également le cas du journaliste canadien.

8. « Russian President Putin's Interview with G8 Newspaper Journalists » [En ligne] consulté le 06/06/07.

9. Nous prenons le mot *patronyme* au sens habituellement accepté par les slavisants, et non dans son usage en droit français.

10. Un comptage similaire donne le même pourcentage pour l'article du *Figaro*. La couverture de l'entretien de Novo-Ogarevo par le *Financial Times* et *The Independent* donne des formats assez proches. Naturellement, on aurait pu calculer le ratio par rapport au nombre de mots du texte intégral russe, qui avec 1716 mots est plus concis que sa traduction en anglais, comme c'est souvent le cas. Le taux apparent de compression aurait été moins fort, mais ne pas prendre en compte la traduction – qui rallonge le texte – aurait faussé notre appréciation.

11. Évidemment, la démarche peut sembler paradoxale (pourquoi comprimer si c'est pour répéter en boucle ?). Nous écartons d'emblée l'hypothèse selon laquelle cet article est tout simplement mal écrit, mais il n'est pas interdit de le trouver déroutant par sa structure à la première lecture attentive.

12. Les *boucles* ne sont pas une simple *série de paragraphes*, dans la mesure où elles ne sont pas en séquence linéaire. Elles correspondent à une disposition en cercles concentriques repassant par le point initial.

13. Poutine menace l'Occident à la suite du plan anti-missiles – au moment où le G8 s'apprête à se réunir, le dirigeant russe parle de réassigner des cibles en Europe.

14. L'article du *Wall Street Journal* relègue en paragraphe 27 cette déclaration, c'est-à-dire au niveau des anecdotes sans importance.

15. Bronwen Maddox descend vraiment de l'anecdotique au scabreux, en précisant même que Vladimir Poutine ne s'absente jamais pour aller aux toilettes (paragraphe 19).

16. Le *Wall Street Journal* précise « *He skipped all but the dessert-wild strawberry soup with vanilla ice-cream* » mais reste bien en dessous du quotidien britannique qui ne nous épargne aucun détail du menu : « *...carpaccio of sea bass with black caviar, crab gazpacho, turbot with asparagus ... He ignored the wine, taking only three sips of water* ».

17. Ce que Vladimir Poutine déclare effectivement dans le texte de *Information Clearing House*, est que la Russie doit accepter sa part de responsabilité dans la contrebande du crabe (*Russia itself has to take a lot of the blame*), mais cette déclaration n'a rien à voir avec l'affaire Litvinenko.

18. Le restaurant Itsu de Picadilly, l'un des 11 que possède la chaîne dans la capitale britannique.

19. Il semble que l'empoisonnement radioactif ait eu lieu à l'hôtel Millenium de Mayfair, le matin du 1^{er} novembre 2006. La victime partageait son petit déjeuner avec Andrei Lugovoi et un certain Vladimir, plus tard identifié comme l'homme d'affaire Dimitri Kovtin. En revanche, Mario

Scaramella, le second convive du déjeuner au restaurant Itsu semble hors de cause. Litvinenko décèdera le 23 novembre 2006.

RÉSUMÉS

Pour le sommet du G8 de juin 2007, Vladimir Poutine convoque des médias européens et américains pour tenter de diffuser à l'étranger une image de compétence et de fermeté. Parmi eux, se trouvent le *Times* de Londres et le *Wall Street Journal* de New York. À partir de la même collecte d'information, le journal anglais et le journal américain vont diverger fortement dans leur compte rendu, au niveau de la hiérarchisation des faits retenus et de l'usage de l'espace libéré par la compression des données. Cette étude analyse les distorsions les plus caractéristiques et formule des hypothèses explicatives de nature culturelle et économique : concurrence des médias électroniques dans un cas, et descente en gamme pour concurrencer la presse populaire dans l'autre.

For the G8 summit of June 2007, Vladimir Putin summoned a panel of European and American media in an effort to create an image of competence and firmness abroad. The Times of London and The Wall Street Journal of New York were among those selected. Although their sources are identical, the English and the American papers end up diverging dramatically, in terms of hierarchisation of facts and use of the space made available by data compression. This study analyses the major distortions and formulates cultural and economic hypotheses to explain the phenomenon : competition from the electronic media in one case, and downmarket positioning to compete with the popular press in the other.

INDEX

Mots-clés : G8, médias électroniques, Poutine, presse populaire, The Times, The Wall Street Journal

Keywords : electronic media, G8, popular press., Putin, The Times, The Wall Street Journal

AUTEUR

CHRISTIAN LEBLOND

Maître de conférences d'anglais
Université Stendhal-Grenoble 3
ILCEA / GREMUTS